

ÉQUIPAGE DE LA CROIX

L'Équipage de La Croix fut fondé, en 1884, par M. de Lauverjat et quelques amis. Repris personnellement, pendant un certain temps par le Maître d'Équipage, il fut ensuite remis en société.

Afin d'assurer l'avenir de son équipage, en lui procurant un territoire de chasse, M. de Lauverjat se rendit acquéreur d'une partie de la forêt d'Amboise, au moment où celle-ci, propriété de la famille d'Orléans, fut vendue.

A la mort de M. de Lauverjat, en 1913, ce fut le baron M. de Waldner, depuis longtemps son associé, qui devint Maître d'Équipage et en assura la direction jusqu'en 1930, époque à laquelle l'Équipage a été mis bas.

Tenue : gris-bleu, gilet et parements amarante, culotte tannée ; peu après la guerre, le baron de Waldner ajouta le galon de vénerie.

Bouton : d'or à la large croix d'argent.

Cette tenue est celle que portait déjà avant la Révolution l'équipage, qui, installé à Chanteloup, à proximité de la forêt, chassait à Amboise.

Entre temps, il n'y eut point d'équipage à Amboise, où vinrent cependant chasser des meutes célèbres en cours de déplacements.

Les principaux participants furent depuis la fondation : MM. Lefèvre, G. Drake del Castillo, H. Collinet, Meslay, F. Delas, H. Compain, Desgranges, Georges Menier, comte de Fadatte, R. Meslay, J. Charpentier, Saglio, comte des Monstiers-Mérinville, Menessier-Nodier, Pécard, etc.

M. de Lauverjat eut, dès le début, un piqueux remarquable en la personne de Volcelest, qui connaissait admirablement la chasse, les refuites, ruses et habitudes des animaux.

Doué des mêmes qualités, son fils Louis lui succéda et resta, sous le même nom de vénerie, premier piqueux jusqu'à la dissolution de l'Équipage.

Comment passer sous silence le dévouement et l'attachement de ce brave garçon !

Il n'avait jamais pu se faire à l'idée de voir disparaître l'Équipage et reçut un tel coup quand on lui annonça que les chiens étaient décidément vendus qu'il en mourut de désespoir dans la nuit même.

L'Équipage, installé à La Croix, près de la forêt d'Amboise, était servi par deux hommes à cheval et un valet de chiens. Il se composait de quarante bâtards et se remontait par l'élevage.

Les premiers chiens furent achetés au marquis de Rancougne, puis furent croisés avec des saintongeais.

Ces bâtards, très bien dans la voie, chassaient cerf et chevreuil en forêt d'Amboise et parfois en déplacement.

La moyenne des prises était de trente-cinq animaux par saison.

Depuis 1923, l'Équipage découpait régulièrement pour le courre du cerf, avec le Rallye Montpoupon à M. B. de la Motte-Saint-Pierre.

*
* *

Parmi leurs souvenirs, les anciens membres de l'Équipage citent souvent une certaine chasse, pendant laquelle le vent fut si violent et la menée si rapide que veneurs et piqueux la perdirent dès le lancer.

Après bien des recherches, ils finirent enfin, au bout d'une heure et demie, par retrouver les chiens dans le vallon de Montoussan. Sans l'aide de personne et malgré le temps abominable, ils avaient porté bas leur cerf et terminaient la curée.

Mais il est une chasse autrement mouvementée, que M. de Lauverjat s'amusa à mettre en vers.

Voici la pièce dans sa primeur, car elle est encore inédite, et ceci rachètera la brièveté de notre notice.

LA JOURNÉE DES TROIS PRISES

*Par un très grand vent d'ouest, le premier février,
A l'heure de midi, montant un noir coursier,
Voilà Dutilleul, puis Meslay, Cognac et compagnie.
Sur l'allée de cent pieds, près de la Faisanderie.
Une chèvre bondit, on entend le lancer,
Un grand recri de chiens qu'appuie un bien aller ;
On redescend le coteau, on remonte la pente,
A travers les ajoncs l'Équipage serpente
Et de fil en aiguille, après bien des circuits,
Suivant la Génétière, arrive à Paradis.
Défaut ; reprend la voie passant au Bois Godeau ;
Alors, sortant du bois, un bipède à museau
D'aspect fort sinistre, s'avance à ma rencontre ;
Je me tiens prêt au choc, lui, regardant sa montre :
« Je vous fais observer qu'à deux heures moins un quart,
« Sur un bois défendu vous faites un écart ;
« Moi, garde de La Croix, autorisé du Maire,*

« Vous fais procès-verbal, selon mon ministère. »
Le regardant de haut, de deux veneurs flanqué,
Je laisse aller l'homme sans avoir répliqué.
L'animal débuche, mais ce n'est pas le reste
De ce qui nous attend en ce jour trop funeste.
De Paradis, hélas ! nous allons en Enfer,
Avec tous ses démons j'entrevois Lucifer ;
D'un ancien officier, lui-même a pris la forme,
Un fusil à la main, l'air d'un vrai gentilhomme,
Mais faisant, après tout, l'œuvre d'un vrai manant,
Essaye de fusiller le chevreuil en passant.
Volcelest l'a prévu ; laissant aller la bête,
Il arrête ses chiens puis il se met en quête
De retrouver la voie, loin de ce lieu fatal
Où l'autre reste coi sans avoir l'animal.
On relève la voie dans la vallée profonde
Qui du Saule a pris nom, et qui, baignée par l'onde
D'un clair ruisseau, serpente en long ruban
A l'ombre des grands bois, non loin de Montoussan.
Les échos d'alentour, comme aux sons de la cloche
De l'antique Abbaye, portant de proche en proche
L'éclat de la fanfare et la voix des bâtards,
De ces bois silencieux, pour un instant bavards,
Ont rompu le silence. Bientôt le chant sinistre
Du vent dans les branches, de son profond registre
Couvre tous les bruits et nous pousse en avant.
Nous passons Trussautier ; le volcelest fuyant,
Par un vallon désert, mène à la Houdrière
En nous faisant passer dans mainte fondrière,
Mais nous mène surtout, sans trêve ni merci,
Plus encore que la bête, et par ce vent maudit,
Sortant de la forêt, jusqu'à la Guillotière.
Là, Messieurs, notre pose a cessé d'être fière ;
Volcelest disparaît en un bois plein d'épine ;
Un homme le poursuit, et, courbant son échine

*Que recouvre un carnier, disparaît à son tour.
Deux veneurs ont perdu au moment d'un retour;
Dutilleul tient toujours, et nous prêtons l'oreille,
Mais on n'entend plus rien, angoisse sans pareille!
Le drame est accompli, la nuit sur lui s'est faite;
Nous n'avons plus, hélas! qu'à prendre la retraite.
Je cheminais pensif et seul dans le vent,
Me confiant, par la nuit, au flair de ma jument,
Anxieux, écoutant; j'entends une fanfare.
C'est Volcelest vainqueur, dont la vue me répare;
Les gigots du chevreuil témoignent du succès
Mais il a, bel et bien, attrapé son procès.*

30 mars 1898.